

Recherches sociographiques



Villes et société urbaine

Gérald Fortin

Volume 9, numéro 1-2, 1968

L'urbanisation de la société canadienne-française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055400ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055400ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, G. (1968). Villes et société urbaine. *Recherches sociographiques*, 9(1-2), 128–129. <https://doi.org/10.7202/055400ar>

Résumé de l'article

Villes et société urbaine

IV

VILLES ET SOCIÉTÉ URBAINE

Je voudrais revenir brièvement sur deux points plus ou moins complémentaires qui m'ont été suggérés par les communications présentées durant le colloque.

Premièrement, plusieurs commentaires ont insisté sur la persistance de modèles de vie traditionnelle dans les quartiers ouvriers et pauvres de nos grandes villes. Ce phénomène avait déjà été observé dans les métropoles européennes et nord-américaines. Le sociologue est ainsi amené à faire une distinction entre la ville comme fait social et lieu de résidence et la ville comme type de société. La ville comme lieu de résidence et comme fait de concentration est sans doute le creuset où s'élabore ce type particulier de société que nous nommons parfois société urbaine. Cette société urbaine n'est toutefois pas répartie également entre toutes les parties de la ville ni entre toutes les couches sociales de la ville. Cette société urbaine n'est d'ailleurs plus restreinte au lieu physique de la ville. Elle peut être présente à des degrés divers dans la campagne.

Nos propres observations nous laissent croire que le mode de vie urbain est même plus présent dans les régions marginales et désorganisées que dans plusieurs quartiers de Montréal ou que dans certaines petites villes du Québec. La désintégration de ces milieux et l'échec des conduites traditionnelles dans la réalisation des objectifs des individus et des groupes a pu hâter l'adoption de nouvelles valeurs et de nouvelles normes, alors qu'en milieu urbain, la plus grande diversité des possibles permet une adaptation minime relativement efficace des modèles traditionnels.

On est ainsi placé dans la situation paradoxale où, pour étudier la nouvelle société urbaine, il faut analyser aussi bien les groupes de pointe de la grande ville (intellectuels, classes supérieures, groupes marginaux dans les classes défavorisées) que les milieux les plus désorganisés de la campagne. L'étude des campagnes devient alors d'autant plus instructive que la nouvelle société urbaine qui s'y élabore n'est pas seulement celle des groupes privilégiés mais celle d'une population plus diversifiée et plus globale.

Deuxièmement, M. Blondin a insisté dans sa communication sur la nécessité d'une sociologie appliquée et, pour autant, prospective. Comment réaliser cette prospective dans l'étude de la ville ? Encore une fois, nous nous placerons uniquement du point de vue de la sociologie.

Un premier point me semble important : c'est que la prospective est d'abord une mise en perspective temporelle et spatiale.

L'analyse comparative est un instrument essentiel de la prospective. Les études des conduites contemporaines d'un milieu donné doivent être analysées dans leur relation avec les conduites antérieures et avec les con-

duites en d'autres milieux qui sont à des stades différents d'évolution. Ainsi la comparaison entre divers quartiers, entre divers milieux défavorisés en ville et dans la campagne, entre diverses classes est une démarche nécessaire à la détermination de ce que sera la ville physique aussi bien que la ville sociologique.

Cette analyse comparative doit porter sur les phénomènes majoritaires ou sur les conduites normales d'un milieu. Elle doit porter aussi, sinon plus, sur les phénomènes déviants porteurs d'innovation. Ainsi, l'étude de Nicole Gagnon nous en dit peut-être plus sur ce que sera la famille dans vingt ans que les études classiques sur le type majoritaire de la famille urbaine. La famille de compagnonnage, même si elle est encore peu répandue, constitue un type nouveau dont la structure semble plus isomorphique avec les structures sociales et économiques que le matriarcat. Pour autant, elle constitue une innovation susceptible de devenir un modèle d'action efficace et suivi. La prospective est sans doute recherche des stabilités de la société mais elle est peut-être plus recherche des changements de cette même société. Ces changements seront sans doute le fait d'une action volontaire des groupes ou du «sujet historique» (nous y reviendrons). Ils sont aussi le fait d'innovations plus ou moins spontanées, fruits de la confrontation des acteurs sociaux avec des situations changeantes. La recherche systématique de ces innovations spontanées dont la signification n'a pas encore été socialement explicitée est peut-être la tâche principale de la sociologie qui se veut prospective et appliquée. C'est dans ces innovations que les possibles de la société sont renfermés.

Enfin, l'action volontaire des groupes et des agents prend de plus en plus d'importance dans une société globale où l'autodétermination par la planification est une valeur croissante. La société de demain se bâtit déjà par les plans d'aujourd'hui et d'hier. Il va sans dire que cette action est un important sujet d'étude. Je n'insiste pas, car cette dimension est une de celles à laquelle la sociologie s'est plus facilement attaquée.

Ainsi, la ville de demain existe déjà parmi nous, aussi bien la ville physique que la ville sociologique. À nous de la découvrir là où elle est, dans le creuset de la vie quotidienne privée et publique.

Gérald FORTIN

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*